

LE SOIR DU CHIEN

MARIE-HÉLÈNE LAFON

—

LE SOIR DU CHIEN

ROMAN

BUCHET • CHASTEL

© by Buchet/Chastel,
Pierre Zech éditeur, Paris, 2001
18, rue de Condé, 75006 Paris
ISBN : 978-2-283-03710-2

*Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays*

À Agnès

« Dessin la main légère, formes de l'ombre. »

PIERRE BONNARD.

9 novembre 1930.

Elle portait des mitaines et surveillait d'un œil distrait ses deux sœurs en maillot de laine rose. Elle lisait. En noir, dans le soleil, elle lisait. Les autres, autour d'elle, étaient presque nus, insolents de peau ; ils riaient, criaient dans la grande lumière de l'été.

Elle n'achetait pas de livres ; elle les empruntait à la bibliothèque. Deux fois par mois, ici, le bibliobus bleu passait. Il s'arrêtait sur la place ; moquette à l'intérieur, grise ; un silence, et une odeur. La bibliothécaire et le chauffeur la connaissaient ; ils l'attendaient. « Ça, c'est pour vous, Marlène ; ça vous plaira ; je l'ai mis de côté pour vous. » La bibliothécaire l'appelait Marlène et ne pouvait pas savoir que son vrai prénom, c'était Marie-Hélène. Marlène avait toujours trouvé ça trop long, trop mou. « Ça dégouline, elle disait, ça me fait penser à de la confiture. » Je la cite ; je la cite très exactement. Elle avait

une façon particulière de dire les choses, au plus près, au vif, au creux. Les mots venaient tout seuls dans sa bouche. Ils s'arrondissaient, se gonflaient, roulaient, glissaient. Ils étaient bien. Comme moi, quand elle.

Son prénom, le vrai, Marie-Hélène, je l'ai su la première fois que je suis allé chez sa mère. Sa mère et ses sœurs, les deux, l'appelaient Marie ou Hélène. Pas d'homme dans la maison ; j'aimais ça. Des femmes, blondes, blanches, claires, longues ; ses sœurs, les deux, très jeunes, onze ou douze ans, des jumelles, les seins déjà perchés, en fruits neufs. Jusqu'à la grand-mère, la mère de sa mère, qui était encore belle femme, fière. Sa grand-mère l'appelait Marie-Hélène ; elle était la seule ; c'était elle qui avait voulu le prénom ; elle l'avait élevée. Elles s'y retrouvaient toutes dans les prénoms.

Elle lisait. J'ai toujours pensé qu'elle plaisait à la bibliothécaire. La bibliothécaire était demoiselle, jeune et pâle, doucement blonde. Elle ne savait pas qu'elle aurait pu aimer les femmes. Elle avait peur de moi. Je la gênais, si je montais dans le camion avec Marlène, si je restais trop près de son bureau, pour feuilleter les revues ou les nouveautés. Je n'empruntais jamais rien pour moi. Ma carte servait pour Marlène. Si je

restais trop longtemps près de la bibliothécaire, elle se levait ; comme si elle avait à faire ailleurs, dans le camion, du côté des enfants, où il fallait toujours ranger ceci ou cela. Elle se mettait à l'abri. Je la suivais des yeux ; je la perçais. Le soir, avec Marlène, on en riait. Gentiment. On n'était pas féroces. La bibliothécaire s'appelait Aude Cadou. C'est un joli nom.

« Tu sens trop l'amour ; tu fais sexe ; c'est ça qui la gêne. Tu la regardes, et c'est comme si tu lui disais : on vient de faire l'amour, elle et moi ; moi, et elle, en plein jour. Vous travaillez, vous ; les autres travaillent ; les hommes avec les bêtes ou les machines, dans les étables, dans les prés ; les enfants à l'école ; les femmes dans les maisons. Les gens et les choses ont une place. Nous, notre place, c'est de faire l'amour, en plein jour, et ensuite de venir chercher des livres dans votre bibliobus ; des livres pour elle ; c'est notre vie. »

Pour les livres, elle avait voulu une table dans la chambre, à la croisée des fenêtres. Elle l'appelait son établi. La chambre était grande. Elle restait assise dans la lumière, pendant des heures, la tête dans les mains, fourrageant dans ses cheveux qu'elle avait lourds, denses, annelés, parfumés ; une vraie crinière de femelle fauve,

à mordre, à caresser. Elle était assise ; ses pieds et ses mains bougeaient ; son pied droit cambré, posé sur le pied gauche ; parfois, il se dressait, prenait appui sur le bout des orteils. Moi, j'attendais. Plus tard, je lui demandais de me faire la lecture. Elle lisait comme elle aurait parlé, ou elle parlait comme elle aurait lu. Je ne savais pas toujours très bien la différence, et elle non plus.

Elle ne faisait jamais de commentaires. C'était comme ça. Elle n'avait pas été une bonne élève. Elle avait détesté l'école, et les explications, et la pesanteur des autres, et le monde donné à comprendre. Elle se moquait de comprendre. Elle ne voulait pas. Elle était très seule. Quand elle lisait, je restais là, souvent, sans rien faire. Je la regardais ; elle, et le feu, en hiver. Elle à contre-feu. Il suffisait de se placer au bon endroit. En arrivant dans la maison, j'avais peint les murs en blanc. Elle aimait les tissus, et elle avait habillé, c'était son mot, elle avait habillé les fenêtres, la table, de couleurs riches, charnues. Le lit était blanc ; les murs, nus ; le parquet aussi, très lisse, de peau blonde. J'avais beaucoup travaillé. C'était un endroit pour elle.

J'ai quitté la maison. Je n'aurais pas pu sans elle. Je n'y suis retourné qu'une fois. Il ne reste rien. Les choses, les objets sont partis. Nous en

avions peu, elle et moi. Elle n'accumulait rien. Elle n'avait pas ces désirs. La maison était vide, mais la lumière était là, et le silence aussi, et la grande vue sur les pays tondu, à bout de ciel. On ne peut rien contre ça. J'ai pleuré. Je n'y retournerai pas. Ma mère peut la louer. Je le lui ai dit. C'est une bonne maison, une maison pour l'amour.

La Bussinie, le 28 juin 1976

Chères toutes,

Merci pour votre dernière lettre. Je l'ai relue souvent ; je n'ai pas répondu tout de suite parce que, la semaine dernière, nous sommes montés nous installer ici, dans la maison d'en haut. Laurent a tout fait. Je suis assise à ma table ; les deux fenêtres sont ouvertes ; je suis dans le bleu ; pas le bleu de la mer, l'été, même depuis les falaises ; un autre bleu, qui échappe, très loin, là où le regard ne va pas. On ne peut pas le suivre. Laurent dit que la lumière mange tout ; elle dévore les pays.

Notre chambre est la meilleure pièce de la maison. Je vous ai dit que Laurent installait une salle de bains : je l'aime aussi beaucoup, à cause de la fenêtre. Je ne mettrai pas de rideau ; nous n'avons pas de voisins proches.

J'ai beaucoup cousu, à la main, ou avec la machine de la mère de Laurent. Je crois que tu serais contente Mamie ; le travail est soigné. Tu n'aimerais pas les couleurs ; je n'ai pas pris de rose, ni de gris ; pas de tons pâles. Ce ne sont pas des couleurs pour ici ; ni de noir, rassure-toi.

La mère de Laurent montera demain : la maison est à elle ; elle y a vécu avec ses parents ; elle a grandi là, mais après son mariage, elle n'a plus voulu y habiter. Laurent dit que ce n'est pas à cause de son père ; au contraire. Je ne sais pas ; je n'ai jamais parlé de ça avec elle. De toute façon, elle ne parle pas beaucoup. Laurent pense que la maison, comme nous l'avons faite, lui plaira.

Depuis que je suis ici j'ai lu Battling le ténébreux d'Alexandre Vialatte et La Grande Peur dans la montagne de Charles-Ferdinand Ramuz. La bibliothécaire les a choisis pour moi ; elle savait déjà que nous allions quitter le bourg. Je ne le lui avais pas dit, et Laurent non plus ; nous ne parlons que des livres ; elle est très timide. Mais ici, les gens racontent tout. Elle m'a dit : « Ce sont des livres à lire sur une île. » Elle a raison.

Écrivez-moi vite. Le facteur va bientôt passer. Il prendra ma lettre ; ça allonge sa tournée de venir jusqu'ici, mais il est content. Il est du pays ; il a connu la maison habitée par les grands-parents de

Laurent, quand il était petit, et, pour lui, de nous voir là, Laurent et moi, c'est « un coup de jeunesse ». Il me l'a dit le premier jour. Je vous embrasse.

M.

Dans le bibliobus, c'étaient surtout les enfants et les vieilles femmes qui empruntaient des livres. L'instituteur accompagnait les enfants ; ça bourdonnait. Ils venaient entre 15 h 30 et 16 h 30, pour finir la journée de classe. Marlène et moi, on restait. On avait le temps. Ils nous amusaient. Ils appelaient la bibliothécaire Aude et le maître Jean-Luc. Tout son corps à elle, menu, mince, et blanc, et raide, disait le vouloir des enfants, ce désir-là, d'en avoir, d'en fabriquer. Elle les touchait, riait avec eux. Une souplesse, une chaleur la prenait toute, dans cette grande faim où elle était.

Après le départ des enfants, les femmes arrivaient ; les femmes vieilles, ou celles qui le devenaient. Les jeunes n'avaient pas le temps. Les femmes allaient seules, ou par groupes chuchotants, de deux ou trois têtes penchées, permanentes. Elles s'apprêtaient comme pour la messe, la messe d'un dimanche ordinaire, pas celle d'un enterrement ou des communions solennelles ;

mais on n'allait pas au bibliobus comme à l'épicerie ou au camion du boucher-charcutier, en blouse et veste de grosse laine ; le bibliobus, c'était autre chose. Certaines femmes n'iraient jamais. Les livres étaient enveloppés dans un sac en plastique. Elles en prenaient soin. Elles faisaient peu de commentaires, se conseillaient entre elles à voix basse, et ne posaient pas de questions à Mademoiselle Cadou, qui, d'ailleurs, d'un passage à l'autre, ne se souvenait pas de leurs noms. C'était curieux, chez une personne qui avait étudié, cette absence de mémoire. Il fallait pourtant lui rendre cette justice, qu'elle était toujours aimable ; et patiente, tendre, avec les enfants. On le savait ; ils le racontaient, les enfants, et que leurs prénoms à eux, elle les retenait tous dès la première fois.

Les femmes me connaissaient. J'étais le fils de la Thérèse. J'étais parti ; j'étais revenu. Elles ne s'étonnaient plus de me trouver là, et lançaient des coups d'œil obliques à Marlène. J'avais un métier, pourtant ; j'étais comme tout le monde. Mon père l'avait assez voulu, me mettre un métier entre les mains ; un électricien, ça trouve toujours du travail. Il suffit d'être courageux. Je l'étais ; on m'avait vu à l'œuvre ; plusieurs fois, dans les caves à fromages ou les vieilles étables ;

on savait à quoi s'en tenir ; je pouvais travailler. Mais c'était cette fille. C'était pour elle que j'étais là, en plein après-midi, dans le camion des livres, planté comme un cierge, au lieu de gagner ma vie avec les autres hommes, les fils, les maris, les gendres, les frères. Le bibliobus n'était pas un endroit pour un homme ; et surtout pas pour un homme en pleine force. Elles savaient que j'étais là pour Marlène, pour cette fille au casque de cheveux drus et fauves, et elles lui en voulaient de cette puissance qu'elles n'avaient pas connue. Marlène ne les voyait pas. Elle avait choisi de ne pas les voir. Elle savait se défendre.

Les vieilles avaient des yeux de poule. Elles n'étaient pas méchantes. Elles avaient vécu autrement. Elles savaient comment il faut vivre. Elles le croyaient. Elles avaient tenu les maisons, de leurs mains diligentes et tôt usées ; tenu les maisons et élevé les enfants. Elles avaient dû compter avec l'homme et servir sous lui dans les travaux de la nuit. Quelques-unes avaient eu des amants, ou un amant, le même, longtemps ; les plus ardentes de ventre, sans doute ; ou les plus mal mariées ; ou celles qu'une mère n'avait pas dressées comme les autres, dressées à rester dans le rang, à y tenir sa place, sous le regard de

tous et de chacun, reconnues et admises parce que semblables et conformes. Ma mère aurait pu me raconter les histoires des autres femmes. On s'en souvenait encore, mais on n'en parlait plus. Ça s'était élimé. On s'était habitué et on n'avait plus rien à en dire.

Les femmes qui n'aimaient pas Marlène avaient été comme les autres, vivant le jour et dormant la nuit. Et l'amour aussi, dans leur vie, les gestes de l'amour des corps avaient été affaire de nuit ; avec le mari en tout cas. Je me demandais souvent en les regardant dans le bibliobus, ou à l'épicerie ; Marlène n'allait jamais à l'épicerie ; je faisais les courses ; quand j'étais près d'elles, de leurs peaux, de leurs odeurs, de leurs vêtements, et de leurs corps défaits, partis déjà vers le rien, la terre froide, je me demandais souvent si elles l'avaient oubliée, celles du moins qui l'avaient connue, la puissante poussée des désirs de jour, de pleine lumière, des désirs debout. Je me le demandais et je souriais en dedans. On ne pose jamais ces questions ; et à qui.

On oublie peut-être. J'oublierai moi ; avec elle, j'oublierai. Fermes, ronds, courts et doux, des pieds d'enfant, lisses, elle avait. Je les prenais dans mes mains. Elle aimait ça. Les pieds des femmes vieillies qui chuchotent dans le

bibliobus, ou les pieds blancs d'Aude Cadou, quelqu'un, un homme, les a-t-il jamais tenus dans ses mains, comme ça, avant, après, ou pour le seul plaisir d'être deux dans le silence ? Quelqu'un ? Quand, pour moi, la peau d'une femme aimée, sous mes mains, elle dans mes mains ?

Ici, les autres femmes sont cachées ; leurs corps sont cachés. Elles travaillent. Elles conduisent des voitures, des tracteurs ; elles sont dans les laiteries ; elles s'affairent, moites, dans les odeurs de petit-lait et de fromage. Elles sont dans les carrés de légumes, courbées, en pantalons informes, les mains terreuses, les reins gourds. Quand elles s'endimanchent, quelque chose de contraint, encore, demeure en elles, qui raidit le vêtement sur leurs corps étonnés d'être enfin absous de besoins. Je ne désire pas ces femmes. Je ne peux pas les désirer. Des hommes, les leurs, font avec elles les gestes de l'amour. Je n'imagine dans leurs vies rien d'autre que ces gestes et la satisfaction des désirs de l'âge. J'espère pour elles de la douceur ; je l'espère ; je ne la suppose pas ; il n'y a pas d'indices. Parfois, le petit miracle d'une robe choisie advient. La peau parle. Celles-là, je les surprends, furtives, aux détours d'un été. Il est court, ici, l'été. Mon

regard les sait ; mais je ne peux pas. Je ne peux rien vouloir.

Aujourd'hui, elle est venue. Ils sont venus. Il est toujours avec elle. Elle ne vient jamais seule. Je crois qu'elle ne sait pas conduire. Elle a pris ce que j'avais préparé pour elle, Alphonse Boudard et Luis Sepulveda. Lui ne prend jamais rien. Je n'ose pas. Je suis sûre que Construire un feu de Jack London lui plairait. Il l'attend. Il la regarde. Il est occupé d'elle.

Je trouve que Jean-Luc est trop dur avec les enfants. Il ne les laisse pas choisir. Il faudra que je le lui dise. Mais c'est difficile. Avec lui, on n'a jamais le temps de parler. Il faut qu'on le fasse ; et sa langue ; et il bande encore après, tout de suite. Évidemment ; c'est bien. J'en ai envie. Souvent, dans la semaine, j'y pense ; j'en ai envie. Je pense au jeudi. Dès qu'il monte dans le camion, au milieu des enfants, je le vois ; il est prêt, tout de suite. Je lui fais beaucoup d'effet. Je me demande comment ; ça m'amuse ; ça ne m'était jamais arrivé ; comme ça ; à ce point-là. Il n'est pas amoureux ; moi non plus ; c'est pour se faire plaisir ; la baise, il dit. Il a d'autres femmes ; et la sienne, en plus. Quand elle est enceinte, surtout, il se multiplie, il se déploie, il se dépense, il se prodigue, il se répand, il suinte,

il maigrit dans les lits des femmes ; ou dans les cuisines ; ou dans les voitures ; ou dans le camion. Il ne néglige rien. En tout cas, Marlène, il ne l'aura pas. Il dit, elle est en main ; il se demande ce qu'elle lui trouve à l'électricien. Il se retient ; il la regarde à peine ; juste assez pour être vexé qu'elle ne le voie pas, lui, le mâle, le Coq majuscule.

C'est un beau prénom, Laurent ; c'est très lisse. Ça caresse la bouche, du dedans. Il a des mains souples et longues, nerveuses ; je les imagine douces à l'intérieur, et patientes. Il se donne à elle. Les hommes ne sont pas comme ça ici. Jean-Luc, mon père, mon frère ne sont pas comme ça ; ils n'ont pas cette dévotion ; ils n'en sont pas capables ; ils auraient trop peur de s'humilier. Ils sont insuffisants ; ils font les choses petitement ; ils ne veulent pas avoir mal. Laurent, lui, il est tout écorché, entièrement nu, la peau retournée. On ne peut pas le toucher, sauf elle.

J'ai rencontré Marlène au bord de la mer. C'était un autre pays. J'avais une disco-mobile ; avec mon frère, la musique, on a toujours voulu ça, en écouter, en jouer, peut-être en vivre. Notre père n'a rien empêché, pourvu que l'on apprenne un métier ; parce que, gagner sa vie avec la musique, c'est difficile ; il ne disait pas

impossible ; il disait difficile. Richard est entré à la Poste. Je suis devenu électricien. Pendant l'été, on partait avec la disco ; on avait aménagé un camion ; on allait de plage en plage, en Normandie. Ces petits coins très doux nous plaisaient ; Richard y avait des amis, qui travaillaient dans les Postes à Paris, comme lui, et nous accueillait les soirs dans leurs maisons longues et basses, cernées de jardins très verts. C'étaient nos vacances ; avant les femmes ; avant Marlène, et Chantal, ma belle-sœur.

Notre père avait beaucoup de force ; il n'a jamais été fatigué ; je suis plus vieux que lui. Lui, c'était l'accordéon. Il l'avait appris avec son père, et son grand-père. Ils en jouaient le dimanche, ensemble, dans les bals, les trois. Ils sortaient du département. Ils allaient loin. Ils rêvaient. Ils étaient très vivants. Leurs femmes les attendaient. Elles savaient qu'ils étaient comme ça. Elles avaient confiance : le lundi matin, ils seraient au travail. Le soir, parfois, ils jouaient pour elles ; ils essayaient des airs nouveaux. Ils inventaient ; ils imitaient. C'était une tribu d'hommes droits, doués pour le bonheur, ardents à la joie. Ils étaient gais. Ils savaient ne pas avoir peur. Mon frère et moi, nous sommes des héritiers.

Marlène ne dansait pas. C'est moi qui lui ai appris à aimer se montrer, comme ça, en état de musique ; plus tard ; pas cet été-là ; et pour moi seulement. Cet été-là, elle ne dansait pas. Elle avait dix-huit ans, un BEP de coiffure, des mitaines noires, ses deux sœurs à surveiller, et une grande colère sous la peau. À cause de son père. Elle s'était mise en deuil ; le deuil d'un rêve de père toujours porté, depuis l'enfance ; et dont il lui fallait se déprendre. Elle grandissait. J'avais douze ans de plus qu'elle.

Elle était née sans père, fille d'une fille-mère, dans un gros bourg de la Normandie côtière où ses grands-parents maternels étaient venus s'installer après la guerre. Ils étaient boulangers, boulangers-pâtisseries plus précisément. Sa mère était repartie à Rouen, très vite après l'accouchement ; il lui fallait garder son travail ; là-bas, elle pourrait continuer à vivre, sans être constamment jaugée, jugée, et condamnée. Marlène avait grandi dans les odeurs chaudes du pain. On ne lui parlait pas de sa mère, qu'elle voyait peu. Ses grands-parents étaient bons, accablés, dignes et silencieux ; elle était très jolie et fermement éduquée ; elle se taisait derrière le comptoir où elle regardait sa grand-mère, précise et posée, rendre

la monnaie à des clientes dont, dès l'âge de six ans, elle savait les noms et les petites manies.

Elle aimait surtout les dimanches matin ; les sorties de la messe, où elle n'allait pas, parce qu'on ne voulait pas la laisser aller seule et qu'on ne pouvait pas l'accompagner. Elles restaient donc, les deux, grand-mère et petite-fille, derrière le comptoir, à s'affairer sans paroles, entre les brioches vernissées et pansues, les religieuses au chocolat, les petits pains au lait, et les feuilletés ronds aux pommes, chefs-d'œuvre du grand-père, unanimement reconnus, que l'on commandait des semaines à l'avance depuis Honfleur et Étretat. Marlène avait aimé choisir, au bon format, le carton blanc glacé dont les bords relevés préviendraient la catastrophe, la chute intempestive des précieuses merveilles encapuchonnées d'un papier crème délicatement veiné de rose, dûment façonné par elle, d'une main très tôt experte, en pyramide gourmande nouée d'une faveur lie-de-vin. Elle avait aimé aussi le tintement de la sonnette, dans la somnolence des après-midi, et les gestes minutieux de sa grand-mère disposant sur des plateaux ronds les petits-fours du jour, avant l'ouverture de la boutique.

Les grands-parents avaient gardé de grandes façons ; ils venaient de Caen : ils y avaient tenu,

avant et pendant la guerre, l'une des meilleures maisons de la ville, où deux employées, impeccables et discrètes, en calots empesés et devan-tiers blancs, secondaient efficacement une Madame Blanchot souveraine en sa blondeur derrière un comptoir de marbre clair. Les bombardements de 1944 avaient eu raison de la boutique, et le fils ne s'était pas relevé des décombres. Les grands-parents n'avaient pas voulu recommencer. Ils s'étaient sentis fatigués ; une grande lassitude les avait pris tous deux dans le deuil du fils aîné, aimant, industriel et promis à un avenir prospère dans la boulangerie-pâtisserie. La mère de Marlène n'était pas de la même eau : rétive au commerce, d'humeur trop changeante avec la clientèle, elle avait été mise en pension à Rouen où elle apprenait la cou-ture, la sténo-dactylographie et les bons usages ménagers. Il fallait cependant continuer à vivre, et l'on avait repris une affaire, s'étourdissant de travail, dans un gros bourg de la côte normande où l'on n'avait ni souvenirs, ni témoins d'un passé trop à vif.

Aujourd'hui, 18 juin 1967, j'ai eu dix ans. Mamie m'a offert ce carnet et je commence ce journal pour me souvenir de tout. Mamie dit qu'il faut se

souvenir. Elle me parle souvent de mon oncle Georges que je n'ai pas connu parce qu'il est mort avant ma naissance. Il est mort très jeune, à seize ans. Il avait six ans de plus que moi. Elle dit qu'il faut se souvenir pour que les morts soient moins morts. Moi je crois qu'on n'est pas plus ou moins mort ; on est mort et c'est tout. Mais je veux bien me souvenir parce que c'est Mamie qui m'élève, avec grand-père, et qui s'occupe de moi, et que je lui dois tout. À Mamie surtout, parce que grand-père, il travaille ou il dort. Je ne vois pas souvent maman. Elle a beaucoup de travail avec les jumelles qui ont trois ans et son nouveau mari qui est jeune. Alors il l'occupe beaucoup. Ils viendront dimanche puisque c'est mon anniversaire, mais ils ne resteront pas longtemps parce qu'ils ont beaucoup de route. Je ne sais pas où est mon père. On n'en parle jamais. Puisqu'on dit le « nouveau mari » de maman, c'est qu'elle doit en avoir eu un « ancien ». Ce doit être lui mon père. Quand j'aurai seize ans, le jour de mes seize ans, je demanderai à Mamie. Elle dit toujours qu'à seize ans on peut être très raisonnable et travailler comme un homme. Elle raconte que l'oncle Georges était comme ça avant de mourir, alors elle sera bien obligée de me répondre. Elle pincera la bouche comme elle fait certaines fois au magasin quand les clientes disent des choses qu'elle n'aime pas.

Jamais grand-mère ne me parle de l'oncle Georges devant les gens.

Parfois je n'aime personne.

Je sais le prénom de mon père ; ça je ne l'ai jamais dit à Mamie. Son prénom, c'est Georges, comme celui de l'oncle, et du médecin aussi, je l'ai vu sur les ordonnances, et du livreur de farine qui vient le jeudi ; grand-père l'appelle par son prénom. On ne peut pas retrouver les personnes d'après le prénom. Les filles à l'école ont dit « le Grand Georges », mais elles ont peut-être menti ; il faut se méfier.

Voilà. Il fallait que j'explique tout ça pour commencer mon journal. J'écrirai dedans quand j'aurai envie.

L'après-midi du premier et du troisième dimanche de chaque mois, on allait au cimetière, un petit cimetière de campagne triste, nettoyer et fleurir la tombe du mort définitivement jeune. Marlène ne se souvenait pas de n'avoir pas su compter et sa première soustraction avait été familiale : 1944 moins 1928 font 16. On ne pleurait pas ; on se taisait dans le cimetière toujours vide. Le grand-père se tenait droit ; ses lèvres remuaient ; la grand-mère avait des gestes lents. Marlène savait le cérémonial par cœur, et elle tendait dans le bon ordre, au bon moment,

la pelle, la balayette, l'eau, les fleurs de Georges immuablement livrées le samedi après-midi, et dressées pour la nuit dans un vase, dans la chambre des grands-parents, sur la table de chevet de la grand-mère, près de la seule photo de l'oncle que Marlène eût jamais vue ; vue plutôt que regardée, car Marlène n'entrait pas dans la chambre de ses grands-parents ; elle n'en avait pas le droit ; sauf deux fois par mois, le samedi après-midi, quand elle allait chercher le vase, pour les fleurs. Blanches, les fleurs toujours ; des fleurs de fleuriste, pas des fleurs des champs, ni des fleurs de jardin ; d'ailleurs les grands-parents n'avaient pas de jardin. La photo lui faisait un peu peur : l'oncle avait le regard sévère, le front haut, le cheveu frisé et la lèvre supérieure soulignée d'une ombre de moustache qui le vieillissait étrangement.

Elle avait grandi, aimée cependant, dans l'orbe grise du jeune mort, mort qui n'avait pas eu vingt ans, mort qu'elle n'était pas, n'étant que fille, et, de surcroît, fille sans père. Elle en avait un, certes. Les autres enfants à l'école ne s'étaient pas gênés pour le lui dire, dès les premiers jours de classe ; ils avaient été cruels ; les filles surtout, offusquées sans doute par les manières lentes et compassées de cette fillette très jolie, qui n'avait